

16ème FESTIVAL D'ART PHOTOGRAPHIQUE 2015
11ème SALON INTERNATIONAL

Comme une évidence

Il arrive qu'à parcourir une exposition ou un catalogue de photographies nous soyons embarqués - intérêt et parfois enthousiasme, le fameux coup de cœur - par un cliché qui s'impose à nous comme une évidence, que ce soit par sa facture (qualité technique et valeurs esthétiques) ou que ce soit par les significations dont il est porteur, souvent par l'heureuse combinaison de ces deux facteurs.

C'est la situation du chroniqueur annuel devant la photo qui couvre la quatrième de couverture de ce catalogue, photo qui a été utilisée dans l'affiche qui annonçait ce 16ème Festival d'Art Photographique de Tulle.

En effet, sur le plan esthétique, la photo s'impose par la simplicité et la force de sa composition : un ensemble sombre proche du noir et blanc, arrière-plan, à gauche, presque bouché, ordonné autour de la plage blanche en position centrale, celle d'un maillot de corps tout propre du matin qui enserre un corps musclé et dont les échancrures déterminent, en ocre foncé, un axe vertical celui du bras , répliqué par les verticales des vieilles pierres et vieux bois et organisé en trois étages : sous le béret sombre qui ferme la photo, un visage déterminé, creusé de traits limités, regard appuyé, barbe de la semaine, grisonnante, puis des épaules solides prolongées en biceps saillants, enfin un avant-bras velu qui tient une volaille aux plumes gonflées, dont la tête se perd dans le fouillis sombre de brins de paille et de ficelle bleue de récupération. Le lien entre la volaille et le bras se fait, entre les deux taches claires, celle de la montre et celle de la cuisse repliée dans un ultime effort de contraction, par la pince puissante de l'index qui l'immobilise définitivement avant le sacrifice.

Cette scène, [peut-être une mise en scène ? En réalité, la photo est récente (deux ou trois ans) et il s'agit d'un vieux monsieur solide encore dans ses 80 ans qui, avec son épouse, vit à l'ancienne, par nécessité et par attachement sur une petite exploitation du Tarn] est évidemment parlante. Scène de détermination un peu fruste, sans tralala, elle a certes une valeur documentaire : soumise à une sorte de rituel, celui du poulet du dimanche elle évoque un mode de vie rurale, vieux de dix siècles, pratiquement disparu en deux générations. Une culture d'engagement de proximité a été remplacée par une culture d'instrumentalisation et de délégation.

On pourrait alors, antienne connue, se laisser aller à la nostalgie ou dénoncer le productivisme agricole soumis aux règles du grand capital. Ce serait sans doute passer à côté d'une autre signification suggérée par la photo. Ce mode de vie recouvrait un rapport d'ajustement aux choses et aux êtres, à la nécessité des « travaux et des jours », à la nourriture, à la fatigue, aux soins donnés aux animaux jusqu'au moment où on les tuait ; maintenant on dit qu'ils sont « sacrifiés », en oubliant que le mot signifie « rendus sacrés » alors qu'on les marchandise en achetant des cuisses de poulet comme on achète des boîtes de sardines et qu'on évacue la confrontation avec la mort, ici celle des animaux, appliquée anonymement et donc avec la nôtre propre, médicalisée, hospitalisée, quand elle n'est pas appliquée à des êtres lointains par drones interposés. Est-ce aller trop loin ?

A chacun d'en juger.

Souhaitons que le lecteur trouve dans ce catalogue des images fortes qui s'imposent à lui comme d'évidence, réveillent ses affects et sollicitent sa réflexion.

Jean GOUDOUR